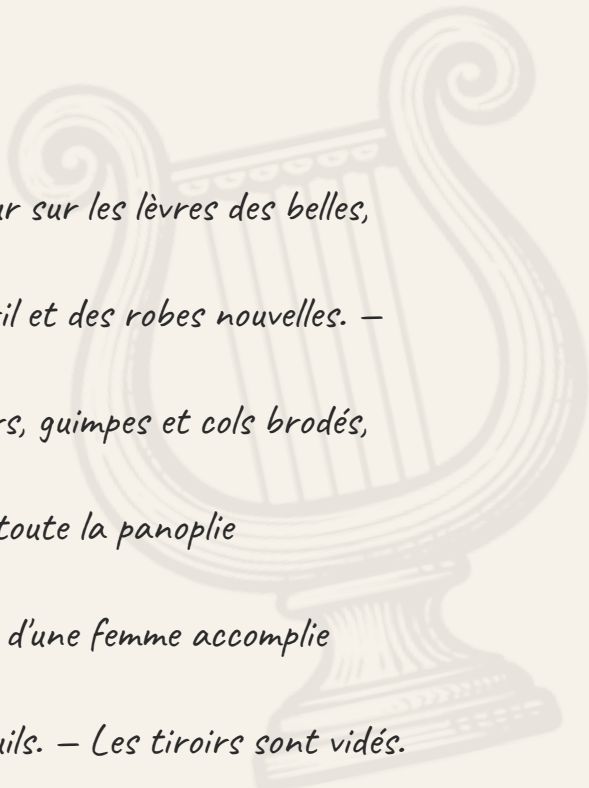


# La veuve

À Armand Silvestre.

I.



Le sourire est en fleur sur les lèvres des belles,  
Dans la saison d'avril et des robes nouvelles. –  
Salut, ô rubans clairs, guimpes et cols brodés,  
Bonnets aériens !... toute la panoplie  
Révélant le bon goût d'une femme accomplie  
Traîne sur les fauteuils. – Les tiroirs sont vidés.

C'est la fin d'un grand deuil. – La veuve blanche et rose  
Travaille avec lenteur à sa métamorphose. –  
Elle est toute rêveuse en se déshabillant.  
Un vague souvenir de ses douleurs passées

*Mêle un papillon noir à ses riches pensées,*

*Essaim de pourpre d'or qui va s'éparpillant :*

*« Je puis donc reléguer dans le fond d'une armoire*

*Ce long châle funèbre, et cette robe noire*

*Qui me gêne le cœur depuis quatorze mois.*

*Si le deuil est le fard des blondes, je suis brune...*

*Les veuves d'aujourd'hui, j'en connais... mais pas une*

*Ayant porté si jeune une aussi lourde croix.*

*« Ah ! j'aurais préféré la haire et le cilice*

*Aux lois de l'étiquette, à l'irritant supplice*

*D'endosser tous les jours l'austère mérinos.*

*Dire que j'ai porté des gants de filoselle !*

*Que j'avais de faux airs de vieille demoiselle*

*Dont la chair historique a séché sur les os !*

« Non, jamais Velléda, la prêtresse des Gaules,  
N'a dû voir ruisseler sur ses blanches épaules  
Sa grande chevelure à flots plus abondants ; –  
Et, sans trop me flatter, j'ai vraiment peine à croire  
Que mon piano d'Érard ait un clavier d'ivoire  
D'un ordre aussi parfait que mes trente-deux dents.

« Quand je songe au défunt... c'était un galant homme,  
Un peu mûr, un peu chauve, érudit, mais en somme  
Offrant à l'analyse un type assez banal ;  
Un de ces beaux diseurs précieux et vulgaires  
Écoutant leur parole, et ne se doutant guères  
Qu'ils n'ont jamais pensé plus haut que leur journal.

« Ma première jeunesse était mésalliée,  
Et j'ai dû vivre ainsi qu'une fleur repliée... –  
Je crois, en vérité, que, dix-neuf fois sur vingt,

Faire choix d'un mari dans un siècle de prose,  
C'est vouloir essayer d'un piètre virtuose  
Dont le doigt lourd profane un instrument divin.

« Aussi facilement qu'un chapitre d'histoire,  
Son image aux deux tiers s'en va de ma mémoire :  
C'est une vague estompe, un pastel affaibli ;  
Et je retrouve à peine au fond de ma pensée  
Un relief indécis de médaille effacée,  
Un profil incertain qui se perd dans l'oubli.

« Sa demeure dernière est au Père-Lachaise,  
Sous le sable peigné d'un parterre à l'anglaise.  
J'y fais planter des fleurs des pays inconnus.  
L'hiver comme l'été son boulingrin verdoie.  
Le sophora pleureur du Japon s'y déploie...  
Enfin, c'est un des morts les mieux entretenus.

## II.

« Du vêtement lugubre où j'étais enfermée,  
Par un rayon d'avril, je sors toute charmée :  
Je romps ma chrysalide aux souffles du printemps.  
J'ai le sang plus léger que du sang d'hirondelle.  
J'aimerais à pouvoir m'envoler d'un coup d'aile  
Dans l'éther bleu... Mon âme a la couleur du temps.

« Mes robes de satin, de soie et de barège  
Ont l'aspect de brouillards, de tourbillons de neige ;  
Le tissu, merveilleux de richesse et d'ampleur,  
Les tulles bouillonnes et les flots de malines  
Donnent un vrai lyrisme aux grâces féminines :  
La femme est à la fois papillon, femme et fleur.

« Mon corsage est une œuvre exquise d'élégance. —

Des jupes à longs plis j'aime l'extravagance.

(La traîne exigerait peut-être un négrillon.)

Nos grands cerceaux nous font marcher comme des reines,

À pas lents et rythmés. — Autrefois leurs marraines

N'habillèrent pas mieux Peau-d'Ane et Cendrillon.

« À dater d'aujourd'hui je recommence à vivre.

L'air pur, le grand soleil, les roses, tout m'enivre.

Le chant des rossignols monte au ciel réjoui.

Il est juste qu'enfin mon pauvre cœur renaisse ;

Il me faut, pour charmer ma seconde jeunesse,

Un amour de vingt ans tout frais épanoui.

« Je veux aimer. — J'ai soif des sources ignorées,

Et me souviens parfois des biches altérées

Soupirant, au désert de l'Ancien Testament,

*Après le miroir bleu des limpides fontaines*

*Qui, sous les tamarins des oasis lointaines,*

*Entre les fleurs des eaux dorment si clairement ! »*

*André Lemoyne (1822-1907)*

